

et il resta sans mouvement, la poitrine soulevée ou plutôt déchirée par une respiration sifflante et tumultueuse.

Robert fit le tour de la table et se pencha vers lui.

—Tu en savais trop long, ami Sarriol ! murmura-t-il ; puis, se relevant, il ajouta : Ce sera maintenant l'affaire d'une demi-heure au plus... il ne reprendra pas connaissance, donc rien à craindre... Je puis partir... Personne ne me connaît ici, et pas un policier, si fin soit-il, fut-il le diable, n'aurait l'idée folle d'accuser le comte de Loc-Earn d'un crime sans but apparent...

Il mit son chapeau, prit sa canne et se dirigea vers la porte, mais au moment de l'atteindre il s'arrêta et se retourna :

—Un crime ! répéta-t-il avec un étrange sourire. Pourquoi ? Eh bien ! non, il n'y aura pas de crime... Je vais en effacer les traces...

D'une main rapide, il enleva les bouteilles vides oubliées dans le rafraichissoir rempli de salpêtre et de glace. Il porta ce rafraichissoir près du divan et disposa les jambes et le torse de Sarriol de telle façon que la partie supérieure du crâne de ce malheureux reposât sur le mélange réfrigérant.

Ceci fut fait avec une adresse assez grande pour que l'attitude invraisemblable de ce corps inerte parût être le résultat naturel des mouvements désordonnés de l'ivresse.

—Parole d'honneur ! ça, c'est très-fort ! murmura Robert en jetant sur la mise en scène que nous venons de décrire un coup d'œil satisfait. Le premier médecin venu n'hésitera pas à déclarer que l'unique cause de la mort est une congestion cérébrale résultant fatalement du contact trop prolongé du crâne et de la glace... Mon idée est un pur chef-d'œuvre, et voilà pour les journaux de demain soir *un fait divers* bien curieux !

Ayant formulé en ces termes son contentement de lui-même, M. de Loc-Earn mit trois cigares dans sa poche, alluma le quatrième, regarda sa montre qui marquait neuf heures trois quarts et sortit du cabinet.

Dans le couloir desservant le premier étage il rencontra le garçon auquel il avait donné un louis une demi-heure auparavant.

—A quelle heure ferme votre établissement ! lui demandait-il.

—Cela dépend, monsieur. Quand les clients s'en vont, nous fermons... assez habituellement vers onze heures... Aujourd'hui nous avons des sociétés arrivées très tard... Nous serons encore ouverts à plus de minuit, c'est certain...

—Voici pourquoi je vous adressais cette question, reprit Robert ; mon ami est un peu gris...

—Rien qu'un peu ! pensa le garçon ; je comprendrais qu'il le fût beaucoup ! Faut-il préparer une tasse de thé à l'ami de monsieur ? ajouta-t-il tout haut.

—Nullement. Mon ami n'est point malade, mais ayant la tête lourde il dort sur le divan... Laissez-le dormir, s'il vous plaît...

—Monsieur peut s'en rapporter à moi ; je n'entrerai pas dans le cabinet...

—Je vais faire un tour... continua le comte. Je reviendrai probablement dans une heure... Si par hasard je ne revenais pas, envoyez chercher une voiture pour mon ami et réveillez-le au moment où vos derniers clients partiront...

—C'est compris... je ferai tout pour contenter monsieur...

Robert quitta le *Panier-Fleuri* et s'enfonça sous les marronniers du Bel-Air, au milieu des musiques bruyantes et des lanternes de couleur. Il se dirigeait vers la grande avenue des Champs-Élysées.

—Comme c'est facile de tuer quelqu'un ! se disait-il chemin faisant. On parle des remords... Je n'en éprouve aucun... Sarriol barrait ma route... J'ai supprimé l'obstacle et j'étais dans mon droit...

Pendant toute la journée du lendemain, l'aventurier ne quitta point l'hôtel de la rue de la Ville-l'Évêque, et cette journée lui parut longue. Il se demandait :

—Qu'a-t-on dit en trouvant un homme sans vie au lieu d'un

homme ivre ? A-t-on porté le corps à la Morgue ? Sarriol sera-t-il reconnu par un des misérables de bas étage au milieu desquels il vivait ?

Et il attendait les journaux du soir avec une fiévreuse impatience.

Sa déception fut grande quand, après avoir déchiré les bandes de la *Gazette de Paris* et de la *Patrie*, il vit que ni l'un ni l'autre ne disait un mot de l'accident du *Panier-Fleuri*.

—Comme ces journalistes sont mal renseignés ! murmura-t-il ; la nouvelle est intéressante, cependant ! Ce sera pour demain sans doute...

M. d'Auberive trouva, ce soir-là que le cher comte, son secrétaire, lisait moins bien que de coutume et semblait n'accorder aux longues tartines politiques qu'une attention des plus restreintes. Il en fit la remarque et Robert s'excusa en se disant un peu souffrant.

L'aventurier se mit au lit de bonne heure et dormit d'un mauvais sommeil, plein de rêves qui ressemblaient à des cauchemars.

Dix fois il se réveilla en sursaut, croyant voir Sarriol debout en face de son lit, tantôt la figure décomposée par le poison, tantôt enfin riant d'un rire à la fois moqueur et menaçant.

—Fantômes de la nuit, vous n'êtes que mensonges et je vous défie !!! murmurerait Robert ; mais il n'en éprouvait pas moins une oppression douloureuse, une vague et glaciale angoisse.

Cependant, vers le matin, ses rêves firent trêve, son sommeil devint lourd.

Il en fut tiré brusquement par le bruit d'un pas rapide, et Joseph, le vieux domestique, se précipita tout effaré dans la chambre en balbutiant :

—Monsieur le comte... Ah ! monsieur le comte...

Il n'eut pas le temps d'en dire lor

Robert, stupéfait et épouvanté, vit apparaître derrière Joseph la terrible incarnation de la loi sous la forme d'un commissaire de police ceint de son écharpe et escorté de deux agents en bourgeois.

Le commissaire s'approcha du lit :

—Vous êtes, dit-il, ou du moins vous vous faites appeler le comte de Loc-Earn ?

—Je suis parfaitement le comte de Loc-Earn... répliqua Robert, et je puis le prouver à l'instant même...

—Vous avez été condamné, le 3 décembre 1847, à trois ans de prison sous le nom de Robert Saulnier ?

—Jamais !... s'écria l'aventurier devenu livide, jamais ! je suis victime d'une erreur facile à constater...

—Vous vous expliquerez à ce sujet avec le juge d'instruction chargé de votre affaire. Robert Saulnier, je vous arrête au nom de la loi... Habillez-vous et suivez-moi...

—Mais, monsieur, je suis innocent !

—Tant mieux pour vous !

—Ne puis-je éviter du moins la honte d'une arrestation dans cette maison honorable ? Ne puis-je obtenir la faveur de me rendre au parquet librement ?

—C'est impossible.

—Je vous donnerai ma parole d'honneur...

Le commissaire sourit et ne répondit pas.

—Allons, je suis perdu ! se dit Robert avec un découragement immense. Qui m'a trahi ?

Il pensa à Sarriol, mais Sarriol était mort.

—J'attends... reprit le commissaire ; faites vite...

—Mon Dieu ! murmurerait le vieux valet de chambre en levant les bras vers le plafond. Mon Dieu ! quel événement affreux ! que va dire mon maître ? il y a de quoi le tuer !

M. de Loc-Earn quitta son lit en chancelant, comme un homme foudroyé, et s'habilla d'une façon toute machinale.

Néanmoins, quand il eut à peu près achevé, il lui revint assez de présence d'esprit pour mettre dans sa poche un portefeuille contenant quelques billets de banque, économisés par lui sur son traitement considérable de secrétaire du vieux gentilhomme.

—Je suis prêt à vous suivre, monsieur... dit-il ensuite, mais je